

Secondary nomination in the French linguistic system and general properties of idioms

[Nomination secondaire dans le système linguistique français et propriétés générales des idiomes]

Bessimbayev Bakytzhan – Kozhakhmetova Assel – Aitbayeva Nursaule
Konarbayevna – Adilbekova Elmira – Aldasheva Kamar

DOI: 10.18355/XL.2022.15.04.15

Abstract

Linguistics has developed in recent years towards taxonomic models of structuralism, communication and pragmalinguistics, as well as towards textual linguistics and, later, towards cognitive linguistics. The shift in research paradigms in linguistics has also changed with respect to phraseology. Each linguistic orientation has posed its own range of problems in the study of phraseology in general and the semantics of phraseological units in particular.

In our study, analyzing the main directions of research in modern phraseology, we will pay more attention to such an analysis, "which is based on the study of many factors that influence the formation and functioning of the phenomena of the phraseological system" (Baranov). At the same time, it seems that one of the most fundamental factors is the internal form of the phraseological units, which determines the semantic, pragmatic and culturological characteristics of the phraseological units.

This work is based on the functional-parametric principle of description of phraseological units, which makes it possible to trace and identify the polystructural modeling features of phraseological semantics on the French language corpus.

Key words: secondary nomination, system, French, general goods, idioms

Résumé

La linguistique s'est développée ces dernières années vers les modèles taxonomiques du structuralisme, la communication et la pragmalinguistique, ainsi que vers la linguistique du texte et, par la suite, vers la linguistique cognitive. Le changement de paradigmes de recherche en linguistique a également changé par rapport à la phraséologie. Chaque orientation linguistique a posé sa propre gamme de problèmes dans l'étude de la phraséologie en général et de la sémantique des unités phraséologiques en particulier.

Dans notre étude, analysant les principales directions de recherche en phraséologie moderne, nous accorderons plus d'attention à une telle analyse, « qui est basée sur l'étude de nombreux facteurs qui influencent la formation et le fonctionnement des phénomènes du système phraséologique » (Baranov). En même temps, il semble que l'un des facteurs les plus fondamentaux soit la forme interne des unités phraséologiques, qui détermine les caractéristiques sémantiques, pragmatiques et culturologiques des unités phraséologiques.

Ce travail repose sur le principe fonctionnel-paramétrique de description des unités phraséologiques, qui permet de tracer et d'identifier les traits de modélisation polystructurale de la sémantique phraséologique sur le corpus la langue française.

Mots clés : proposition d'inscription secondaire, système, français, biens généraux, idiomes

Introduction

Avant d'aborder l'analyse du fonds phraséologique de la langue française sous l'aspect qui nous intéresse, il semble nécessaire de faire une parenthèse liée au problème des complexes nominatifs polylexèmes. L'attention portée aux phénomènes de signification des unités phraséologiques est symptomatique pour l'étude du tableau phraséologique du monde, puisque l'aspect ontologique de la proposition d'inscription se situe dans la sphère de la réflexion, de la cognition et de l'appréciation de la réalité. Cet intérêt s'explique en partie par l'inefficacité de considérer les problématiques imagées de la phraséologie sans tenir compte de l'analyse des processus de perception et de cognition des objets et des états du monde, de la compréhension et de l'usage du langage. Chaque fois que l'aspect du contenu de la langue vient au premier plan (c'est-à-dire le problème de l'interaction entre la réalité et la pensée), l'attention des chercheurs est attirée sur les problèmes de nomination.

La théorie nominative s'est basée sur la théorie du langage comme système de signes. La même théorie du signe linguistique a été esquissée par F. de Saussure. Selon la tradition de celui-ci, le signe linguistique est biface, comme tout signe, où le côté matériel de la langue s'appelle le signifiant, et l'idéal s'appelle le signifié. Les différends sur la nature de la connexion entre le signifié et le signifiant dans la langue sont débattus par les scientifiques européens comme l'opposition de la connexion conditionnelle et innée entre le signifié et le signifiant. La thèse selon laquelle les connexions entre le signifié et le signifiant sont conditionnelles, a été exprimée par F. de Saussure, l'appelant le principe d'arbitraire du signe. L'explication la plus triviale de la conditionnalité du lien entre le signifiant et le signifié est qu'un même signifié dans des langues différentes correspond à des langues dissemblables (si ce ne sont pas des langues apparentées, et si nous sommes ne parlons pas de la même source d'emprunt (F. de Saussure, 1997).

Pour désigner ces deux faces du signe, L. Elmslev a proposé les termes : « plan d'expression et plan de contenu ». De plus, il les a examinés en parallèle, mettant en évidence les mêmes caractéristiques et composants. La théorie linguistique n'a pas été construite de manière inductive (sur la base de faits observables), mais de manière déductive - en tant que calcul de toutes les possibilités imaginables. Cette approche a permis aux linguistes de comparer cette théorie à une tour d'ivoire. La nature fermée de la théorie et la nature problématique de son application à la description de langages spécifiques ont bien sûr limité l'influence de cette théorie sur le développement de la sémantique. Cependant, ce sont les observations de L. Yelmslev sur le parallélisme des plans d'expression et des plans de contenu qui ont constitué plus tard la base de l'analyse des composants (Yelmslev, 1960).

Une autre propriété importante des signes linguistiques est leur décomposition en constituants plus petits. Cette caractéristique de la langue, à la suite du linguiste français A. Martinet, est généralement appelée articulation. La propriété de démembrement des signes linguistiques est générée par la nécessité de diffuser avec leur aide un grand nombre de messages de toutes sortes concernant tous les aspects imaginables de la vie humaine. La capacité à articuler permet à une langue, en utilisant un ensemble limité de morphèmes, de créer un grand nombre de signes-mots, qui à leur tour permettent de construire d'autres signes complexes. Ceci est dû au fait qu'à chaque fois ce n'est pas l'objet tout entier dans toute la complexité de ses manifestations et de ses signes qui est soumis à une représentation symbolique, mais seulement quelle partie particulière (Martinet, 2009).

Les processus de nomination secondaire sont organiquement cohérents avec l'asymétrie du signe linguistique - un concept introduit en linguistique par S.O. Kartsevsky. « Par l'asymétrie du code linguistique - Kartsevsky entend - l'absence de correspondance un à un entre les signifiants et le signifié : le même signifiant dans différents cas d'utilisation peut servir à véhiculer des signifiés différents et vice versa,

le même signifiés dans différentes conditions d'usage peuvent être représentés par différents signifiants » (Kartsevsky, 1965). L'asymétrie d'un signe linguistique selon S.O. Kartsevsky est née des divergences qui apparaissent inévitablement lorsqu'un signe est appliqué à certaines circonstances. SO Kartsevsky écrit : « Le signifiant et le signifié "sortent" du cadre que lui désigne le partenaire : le signifiant cherche à avoir d'autres fonctions que les siennes ; ce qui est désigné tend à s'exprimer par d'autres moyens que son propre signe » (Kartsevsky, 1965). Il écrit en outre, « la nature d'un signe linguistique doit être constante et mobile en même temps. Appelé à s'adapter à une situation précise, le signe ne peut changer que partiellement ; et il faut qu'en raison de l'immobilité de son autre partie, le signe reste identique à lui-même » (Kartsevsky, 1965).

A notre époque, les réflexions énoncées dans les ouvrages des classiques de la science linguistique sur le signe du langage restent en vigueur et se développent en fonction des tâches que la linguistique s'impose à chaque étape de son développement. Partant de la nature matérielle et substantielle du signe, R. Jakobson affirme que le signifiant est perçu, tangible, tandis que le signifié est saisi par la raison, compréhensible, interprétable. Le but principal du signe - traduire le sens - se traduit par le concept d'interprétabilité du signe, c'est-à-dire à la probabilité de transmettre son contenu dans d'autres signes plus complexes (Jakobson).

Plus tard G.V. Kolshansky a développé cette idée : « l'essence de la nomination ne réside pas dans le fait qu'un signe linguistique dénote une chose ou est en quelque sorte corrélé à une chose, mais dans le fait qu'il représente une certaine abstraction résultant de l'activité cognitive humaine, un abstraction qui reflète la contradiction dialectique de l'individu et des objets et phénomènes réels généraux » (Kolshansky, 1990). C'est-à-dire que non seulement une chose est désignée, appelée, mais aussi l'image d'un objet reflété par une personne, une pensée à son sujet, un concept. De plus, nous lisons dans G.V. Kolshansky : « la nomination n'est rien de plus que la consolidation linguistique de traits conceptuels qui reflètent les propriétés des objets » (Kolshansky, 1990).

Actuellement, de nombreux scientifiques proposent de faire la distinction entre le sens d'un mot et son contenu mental - un concept. En même temps, ils classent les deux catégories comme des phénomènes mentaux. Tant le premier que le second sont le reflet de la réalité objective dans la conscience d'une personne. Mais ces deux types de réflexion ne sont pas identiques : un concept est une réflexion complète dans la conscience à un certain stade de la cognition et des propriétés des objets ou du monde environnant, et le sens linguistique ne fixe que leurs traits distinctifs. Par exemple, l'idée scientifique d'une ligne droite est figée dans sa définition, qui est donnée par la géométrie comme "Une ligne droite est la distance la plus courte entre deux points". Mais l'expression ligne droite en langage littéraire a un sens qui ne coïncide pas avec ce concept scientifique. Dans la vie de tous les jours, on appelle ligne droite une ligne qui ne dévie ni vers la droite ni vers la gauche (ainsi que vers le haut ou vers le bas).

En linguistique française, cette position sonne plus clairement : « C'est-à-dire que nous n'avons pas accès direct au monde tel qu'il est. Nous ne pouvons pas savoir quel est le monde objectif ou quelle est vraiment la réalité. Ceci autant d'un point de vue quantitatif - étant donné nos limites humaines, perceptuelles avant tout, on ne peut jamais saisir un objet en sa totalité - que qualitatif - les types d'objets et les propriétés reconnues aussi crucialement du regard et dépendant d'eux notre interaction avec l'environnement dans lequel nous nous trouvons. L'homme ne peut jamais accéder qu'à une figuration du référent » (Kolshansky, 1990).

« Disons que nous n'avons pas un accès direct au monde réel en tant que tel. Nous ne pouvons pas dire avec certitude ce qu'est réellement le monde objectif ou ce qu'est la réalité. Ceci est principalement dû à nos capacités perceptives limitées : nous ne pouvons pas couvrir telle ou telle chose ou tel phénomène dans son intégralité, nous

ne pouvons couvrir que certains de ses aspects qualitatifs. La chose elle-même et ses propriétés reconnues dépendent de notre regard et de notre interaction avec l'environnement où s'effectue ce contact. Une personne n'a accès qu'à un certain contour du référent ».

Il est tout naturel de supposer l'existence d'un état objectif, c'est-à-dire d'une existence dans la réalité. Les référents sont des entités du monde réel, indépendantes du langage, qui répondent précisément à l'aide des expressions linguistiques. Et la référence établie le lien entre des segments du monde réel et des expressions linguistiques. La conception de la référence s'accompagne donc d'un engagement ontologique dans ce qui constitue notre monde ou la réalité d'êtres et de choisir avec peut-être les expressions linguistiques.

D'un autre côté, il existe presque dans toutes les langues de nombreuses entités fictives, imaginaires dénotées par des expressions comme Paradis, Troglodyte, le Père, etc. Il est tout naturel de demander s'il y a une référence ou pas lorsque les entités conçues n'existent pas réellement ? Mais on ne peut pas nier que le Paradis, Troglodyte, Père Noël ont un référent (Kolshansky, 1990).

« ... Dans l'acte de nomination, seuls les objets réels ou imaginaires sont nommés, vers lesquels l'activité humaine est dirigée. Les objets eux-mêmes peuvent appartenir au monde extérieur et au monde intérieur, ils peuvent appartenir également au monde réel (tel qu'il est) et au monde fictif, inventés (d'où le problème des autres mondes), mais le nom est donné aux "arrêts" de penser à l'objet. » (Kolshansky, 1990).

En fait, la perception sensorielle du monde n'est qu'un reflet inactif des phénomènes du monde, dans lequel il n'y a pas d'aliénation des propriétés de l'objet du monde, ce qui n'est permis que lorsque l'attribut matériel est idéalisé à travers la créativité. activité de la conscience humaine. Mais même l'idéal ne peut pas devenir un fait réel et socialisé du monde, par exemple, dans le système cognitif, en dehors de sa matérialisation, réalisée à partir de la matière linguistique, la catégorie linguistique de la nomination, qui à son tour ne peut être réalité que en raison des résultats de l'idéalisation du monde. Au cours de l'activité abstraite et généralisante de la conscience, le monde matériel et imaginaire est idéalisé.

La prise de conscience que le langage n'est pas seulement des objets, des actions, des signes séparés, mais aussi des événements, des situations, a radicalement changé notre vision de l'onomasologie. Dans cette interprétation, l'onomasologie n'est pas seulement l'établissement de la relation des signes à la réalité extralinguistique, mais aussi la mise en œuvre d'une prévision probabiliste de toutes les manières possibles de passer de certains sens à leur représentation à travers différents niveaux, y compris phraséologiques.

Les linguistes utilisent des termes différents pour désigner différents aspects du processus de dénomination. Parmi eux, les plus courants sont : dénotation, designatum, signification, référent, etc. Le rapport d'une expression linguistique à des objets de réalité extralinguistique est véhiculé par les termes « référence » ou « corrélation sujet ». La reconnaissance des unités phraséologiques de signification les met en corrélation avec certaines relations avec le monde, réelles ou imaginaires, dites relations de référence. Habituellement, le référent d'une expression linguistique est un fragment du monde que le locuteur a en tête. Le référent d'une expression nominale est une entité matérielle ou idéale (substance, objet ou ensemble d'objets). Le référent d'une unité phraséologique est une situation, ou un état de fait (phénomène, état, processus, événement, série d'événements). I.M. Kobozeva appelle la méthode de corrélation d'une expression linguistique avec la réalité ou le monde fictif un statut référentiel (Kobozeva, 2000). Elle souligne que le statut référentiel est inhérent à l'expression linguistique utilisée, c'est-à-dire le fait de la parole. Il précise en outre que les expressions linguistiques en elles-mêmes, en tant que faits de langage, sont

dépourvues de référence, mais en raison de leur structure, elles ont un but à utiliser avec l'un ou l'autre statut référentiel.

Ainsi, une personne effectue une réflexion, une représentation, une conceptualisation généralisées du monde réel non seulement à l'aide de mots, mais également avec des phrases stables. Nous voyons la différence entre eux dans ce qui suit : le sens lexical reflète et représente les phénomènes du monde, en règle générale, directement, directement avec tout son contenu, car il contient les résultats de l'activité cognitive humaine. Cela explique la valeur épistémologique et la signification du mot vocabulaire. Le sens phraséologique se forme différemment, il reflète et représente le monde non pas directement, mais indirectement, à travers telle ou telle représentation spécifique (Duissekova, 2006).

L'affirmation du phraséologue français G. Greciano sur la référence de l'unité phraséologique (Greciano, 1982) est en fait liée au fait que les unités phraséologiques ne reflètent pas la nature physique des phénomènes du monde matériel, mais cela ne signifie pas que le sens des unités phraséologiques ne reproduit pas la réalité extra. Comme le sens lexical, il a cette propriété, mais la différence est que le sens phraséologique n'est pas directement orienté vers le monde, mais à travers sa forme interne, à travers la représentation phraséologique, c'est-à-dire par le sens et la corrélation référentielle du contenu de la base dérivationnelle des unités phraséologiques.

Selon Telia, « l'utilisation de moyens nominatifs déjà disponibles dans la langue dans une nouvelle fonction de dénomination est généralement appelée une nomination lexicale secondaire ». Contrairement aux noms primaires, la nomination secondaire est organisée sur la base du sens du mot qui est utilisé dans la nouvelle fonction de nommage pour elle. La non-trivialité de la dénomination secondaire consiste dans l'aléatoire et la spontanéité du choix du trait lors de la nomination. N'importe quelle des caractéristiques possibles contenues dans la sémantique d'un mot peut « provoquer » la dénomination d'un nouvel objet ou d'une nouvelle classe d'objets. Pour la proposition d'inscription, peu importe que cette caractéristique soit significative ou non ; c'est pourquoi l'étymologie des mots révèle une image bigarrée à la fois dans le cadre d'une même langue et pour les familles linguistiques. Pendant longtemps, la théorie de la nomination a été définie comme une théorie centrée sur l'explication du cheminement d'un sujet à une nomination, c'est-à-dire les chemins du monde matériel, à la désignation de certains fragments de l'univers.

Si la nomination lexicale est associée à une forme abstraite-logique de réflexion du monde, alors à l'aide d'une nomination secondaire, le langage vise à objectiver de nouvelles idées, à verbaliser les résultats d'une activité créatrice menée par la pensée non verbale. Autrement dit, si dans la nomination primaire le sens du nom coïncide conditionnellement avec la réalité dénotée, alors dans la nomination secondaire les signes reflètent la réalité de manière plus indirecte.

Les linguistes divisent la nomination secondaire en deux manières différentes de reconstituer la réalité et d'attribuer le contenu conceptuel et linguistique des noms aux objets signifiés. Avec le premier mode de nomination secondaire, il y a une recreation non directe de la série extra-linguistique, véhiculée par le sens antérieur du mot, dont certains traits sont basculés vers le rôle de la forme interne et confèrent un nouveau sens. Le sens qui s'est ainsi développé se corréle avec l'objet extralinguistique de manière indépendante, et cela se retrouve dans leur fonction de nomination.

Selon V.N. Telia : « La deuxième méthode de nomination secondaire est compliquée par l'inclusion de l'activité de synthèse combinatoire de la conscience et de la technique linguistique correspondante dans le processus de nomination. En conséquence, par rapport à la dénomination, il s'agit ici d'un ou plusieurs autres noms déjà présents dans la langue ». En d'autres termes, à côté de la manière indirecte de reconstruire la réalité (indirecte en raison de la transition de traits individuels à partir

du sens antérieur du vocabulaire) le déroulement du sens d'une nouvelle dénomination survient sous l'influence directe du contenu sémantique d'une autre appellation.

V.N. Telia explique le choix du terme nomination indirecte par le fait que « le reflet indirect de la réalité est ici en quelque sorte réfracté sous l'influence du côté substantif du nom de référence, qui apparaît comme référence et pour attribuer le nouveau sens du nom à la réalité ». Selon la définition donnée par V.N. Telia : 1) la « nomination indirecte » est la formation d'une nouvelle entité linguistique dans un contexte nominatif, indiquant explicitement ou implicitement sa corrélation indirecte avec la réalité ; 2) « la nomination indirecte s'effectue avec un renvoi bidimensionnelle de la forme linguistique réagissant comme un nom à la réalité [...] qui fixe le contenu sémantique et prédétermine la sphère de dénotation du nom repensé (Telia, 1999).

Pendant longtemps, certains scientifiques ont nié que l'unité phraséologique (UP) ait des fonctions nominatives et différenciantes par rapport à la gamme des objets. Ils n'ont mis en avant et reconnu son aspect connotatif que comme un trait catégorique essentiel de la sémantique phraséologique. D'autres ont distingué dans les unités phraséologiques, d'abord sa fonction nominative, c'est-à-dire la fonction de désigner les objets et leur capacité à participer à la division sémantique de la réalité avec les mots, les phrases libres et variables.

Les différends sur la capacité nominative des unités phraséologiques se sont progressivement résolus en faveur de la présence d'une fonction nominative dans les unités phraséologiques. Ceci est démontré par les résultats de la recherche de V.N. Telii, M.M. Kopylenko et autres.

Les UP sont de telles formations linguistiques qui sont dotées d'une capacité générale, à savoir, fournir une nomination généralisée qui est importante à bien des égards. De tous les types de formations linguistiques, seuls le mot et les unités phraséologiques ont cette capacité.

En linguistique européenne, en particulier parmi les linguistes français, la signification des expressions idiomatiques a commencé à être reconnue dans les années 80 du XXe siècle, dans les travaux de S. Mezhi et G. Greciano. Celui-ci écrit dans sa thèse de doctorat : « L'expression idiomatique est un signe polylexical, figé et figuré. Nous partons de l'hypothèse que l'idiotisme, avec ses caractéristiques d'ensemble lexicalisé, est un signe linguistique. Depuis longtemps, la recherche reconnaît le statut de signe à des unités qu'elle qualifie de "complexes". L'EI est alors à classer à côté, par exemple, des formes composées et dérivées et tout au long de ce travail, nous soulignerons les ressemblances et les différences entre ces unités ainsi rapprochées » (Greciano, 1982).

Résultats

Au cours de la recherche, nous avons analysé un grand nombre d'idiomes, et dans la section résultats de la recherche nous souhaitons fournir plusieurs exemples, développés dans la section suivante :

Pied (m) :

- 1) *Passer une rivière à pied sec* (sans se mouiller les pieds) ;
- 2) *Il s'est levé du pied gauche* (il est de mauvaise humeur) ;
- 3) *Mettre les pieds dans le plat* (aborder une question délicate avec une franchise brutale) ;
- 4) *Rester les deux pieds dans le même soulier* ;
- 5) *Mettre son pied dans tous les souliers* ;
- 6) *Avoir les pieds chauds* ;
- 7) *Mieux vaut glisser du pied que de la langue* ;
- 8) *Les pieds à la chaude, le cœur au frais* ;
- 9) *Six pieds de terre suffisent au plus grand homme* ;
- 10) *Mettre pied à terre* ;

- 11) *Jouer comme un pied* (très mal) ;
- 12) *Marcher sur les pieds de qqn* (lui manquer d'égards, chercher à l'évincer) ;
- 13) *Ça te fera les pieds* (ce sera pour toi une bonne leçon) ;
- 14) *Retomber sur ses pieds* (se tirer à son avantage d'une situation difficile) ;
- 15) *A pieds joints* (en gardant les pieds rapprochés) ;
- 16) *Sur pied* (debout, levé) ;
- 17) *Mettre sur pied une entreprise* (la créer) ;
- 18) *En pied* (représenté debout, des pieds à la tête) ;
- 19) *Un portrait en pied* ;
- 20) *Avoir pied* (pouvoir, en touchant du pied le fond, avoir la tête hors de l'eau) ;
- 21) *Perdre pied, ne plus avoir pied* (se troubler, être emporté par qqch, Qu'on ne contrôle plus) ;
- 22) *Lâcher pied* (céder, reculer) ;
- 23) *Pied à pied* (pas à pas) ;
- 24) *Emplacement des pieds* ;
- 25) *Le pied et la tête d'un lit* ;
- 26) *Caler le pied d'une échelle, le pied d'un mur, la maison est au pied de la colline* (partie par laquelle un objet touche le sol) ;
- 27) *Le pied d'une lettre* (sa base en typographie) ;
- 28) *Etre au pied du mur* (dans l'obligation d'agir) ;
- 29) *Etre à pied d'œuvre* (en situation d'agir, devant un travail) ;
- 30) *Fruits vendus sur pied* (avant la récolte) ;
- 31) *Pied de vigne* (cep), *des pieds de salade* ;
- 32) *Il aurait voulu être à cent pieds sous terre* (il avait envie de se cacher par honte, ancienne unité de mesure de longueur (0,324 m). Loc. fig.) ;
- 33) *Il tirait un nez d'un pied de long* (il était déçu et honteux) ;
- 34) *Prendre son pied* (jouir) *Quel pied ! Quel plaisir !* ;
- 35) *Être traité, reçu sur le pied de...comme ..., au rang de...* ;
- 36) *Sur un pied d'égalité* (comme égal) ;
- 37) *Mettre sur le même pied* (sur le même plan) ;
- 38) *Sur le pied de guerre* (équipé (e) et préparé (e) pour la guerre) ;
- 39) *Vivre sur un grand pied* (vivre dans le luxe) ;

Analyse

« L'expression idiomatique est une figure verbeuse, stable et figurative de la langue. Nous partons de l'hypothèse que les idiomes sont un signe linguistique. Pendant longtemps, la science a reconnu l'importance des mots complexes. Nous pouvons leur ajouter des expressions idiomatiques, tout au long du travail, nous soulignerons leurs similitudes et leurs différences » (Duissekova, 2006).

De plus, Greciano ne peut ignorer la question de la stabilité du signe en raison de l'intérêt traditionnel de l'école linguistique française pour cette question : « De la polémique orchestrée par les étudiants de F. de Saussure sur la signification des unités linguistiques complexes, nous relevons les critères suivants : F. de Saussure admet la divisibilité du signifiant, en insistant sur la modification de la signifié complexe par rapport au signifié à composantes autonomes. H. Frey, élève de F. de Saussure, introduit le principe de "remplaçabilité", puisqu'une unité complexe peut avoir des lexèmes équivalents. Une expression idiomatique répond à tous ces critères : elle est stable et figurative dans la mesure où son signifié est en rupture avec le signifié de ses parties constitutives ; il est remplaçable par d'autres jetons ou expressions. En un mot, une expression idiomatique illustre parfaitement le cas où une combinaison de signes répond aux exigences d'un signe. A un degré ou à un autre, il obéit à la loi, à laquelle

F. de Saussure a fait allusion plus d'une fois, et qui peut être formulée ainsi : la valeur finale n'est pas égale à l'addition des valeurs des constituants » (Duisekova , 2006).

L'œuvre d'OA Kornilov est très spécifique : « Toute langue nationale remplit plusieurs fonctions fondamentales : la fonction de communication (communicative), la fonction de message (informative), la fonction d'influence (émotive) et, ce qui est particulièrement important pour nous, la fonction de fixer et de stocker l'ensemble des connaissances et des idées complexes de cette communauté linguistique sur le monde. Une telle connaissance universelle et globale - le résultat du travail de la conscience collective - est fixée dans la langue, principalement dans sa composition lexicale et phraséologique » (Kornilova, 2014).

Ainsi, malgré l'universalité du vocabulaire comme moyen de nomination généralisé, certains fragments, phénomènes de réalité sont idéalisés et conceptuellement fixés non seulement sous forme de mots. De toutes les formations de la langue, en plus des mots, seules les unités du système phraséologique ont la capacité de nomination généralisée.

Cependant, la thèse selon laquelle un concept n'est pas nécessairement dénoté en un mot, mais peut également être exprimé en unités plus qu'un mot en linguistique, n'est pas nouvelle. G. Frege a tenté d'interpréter la sémantique de signes complexes, constitués de plusieurs signes prêts à l'emploi de la langue - leur combinaison et leur combinabilité. Mais sa définition d'un signe complexe, plus applicable à la sémantique d'une phrase, pourrait néanmoins être utilisée par rapport à n'importe quel signe polylexème, puisqu'elle mettait l'accent sur les lignes les plus importantes d'une telle union. Selon G. Frege, la sémantique d'un signe polylexème agit comme une fonction unificatrice des significations des lexèmes qui font partie d'un signe complexe et de la relation entre eux. Cette affirmation de G. Frege a été mal comprise comme une preuve de l'addition des significations des parties constitutives de la forme linguistique (Frege, 1971).

La nature des signes complexes, bien sûr, n'est pas une unification du sens des signes partiels, bien que des traits transférés du sens antérieur du mot, et par là même de son signifié, soient introduits dans le sens phraséologique. Par exemple, la façon dont les réactions du corps humain peuvent être exprimées verbalement dépend non seulement de la structure physiologique d'une personne, mais également de la capacité d'expression de la langue.

En français, pour désigner les parties du corps, les termes médicaux prévalent :

(Les vaisseaux capillaires, Le muscle, Le biceps, La vertèbre, Les vertèbres cervicales, Les vertèbres dorsales, La glande, La jointure, l'articulation, le ligament, Le coccyx, le sacrum), qui sont inactifs et non productifs en phraséologie.

Nous pouvons présenter d'autres unités phraséologiques :

JAMBE f : I. 1. Partie de chacun des membres inférieurs de l'homme, qui s'étend du genou au pied, ou le membre inférieur tout entier (y compris la cuisse):

- 1) *Il a de grandes jambes ;*
- 2) *Avoir la jambe bien faites ;*
- 3) *Croiser les jambes ;*
- 4) *Jouer des jambes (partir en courant) ;*
- 5) *Courir, s'enfuir à toutes jambes (le plus vite possible) ;*
- 6) *Être dans les jambes de qqn (être trop près de lui ; le gêner) ;*
- 7) *Fam. Tenir la jambe à qqn (le retenir en lui parlant) ;*
- 8) *Iron. Cela me fait une belle jambe (c'est un avantage que je n'apprécie pas, cela ne me sert à rien) ;*
- 9) *Jambe de bois (pièce en bois adaptée au moignon d'un amputé) ;*
- 10) *Jambe d'une culotte, d'un pantalon (chacune des deux parties qui couvrent les jambes) ;*

CHEVILLE f : Saillie des os de l'articulation du pied ; partie située entre le pied et la jambe.

- 1) *Elle s'est foulé la cheville ;*
- 2) *Avoir la cheville fine ;*
- 3) *Fig. Ne pas arriver à la cheville de qqn (lui être inférieur) ;*

Dans la langue, la cheville sert de mesuratif. Si vous partez du haut du corps jusqu'à la cheville, cela signifie la longueur (Robe qui arrive à la cheville, longueur des cheveux, longueur de la robe), si vous partez du bas des jambes jusqu'à la cheville, cela signifie une petite valeur. Ne pas arriver à la cheville de qqn : lui être inférieur - il ne peut pas atteindre sa cheville. Ces exemples montrent que la formation d'une nomination indirecte est associée à la prédisposition même de parties du corps ou de signes, mais se déroule aussi logiquement en fonction de la créativité d'une langue particulière.

À cet égard, cette recherche se propose d'étudier comment la modélisation du monde à l'aide d'unités phraséologiques se produit au niveau conceptuel de la réflexion de la réalité. Une nouvelle approche du sens phraséologique, dans le cadre duquel il est compris comme une entité modélisée complexe formée à la suite d'une transposition intersémiotique, a été étudiée ces dernières années dans les travaux de I.V. Zykova (Zykov).

Avant de passer aux caractéristiques essentielles du signe du nom secondaire, rappelons la classification des signes par C. Pearce. À partir de la différence de rapport entre le signifié et le signifiant, C. Peirce a construit la classification des signes suivants : iconique, index et symboles. Les signes iconiques se caractérisent par la similitude réelle entre le signifié et le signifiant. Parmi les signes emblématiques, Charles Peirce a à son tour distingué deux autres sous-classes : les images (l'image d'un chien sur le portail est prudent, un chien en colère ; l'image d'un chien dans des lieux publics, par exemple, dans un magasin - les chiens ne sont pas admis dans le magasin ; l'image d'une fourchette et d'un couteau se trouve à proximité d'un restaurant et. etc.) et des schémas (formes géométriques).

Les indices sont des symptômes formés sur la connexion de contiguïté entre le signifié et le signifiant dans la réalité objective. Donc la fumée est un symptôme d'incendie, la fièvre est un indicateur d'une maladie, une trace dans le sable comme signe d'une personne, où ces indicateurs sont dans une relation conditionnelle, indiquant parfois la connexion habituelle de deux phénomènes, parfois une indication directe d'un phénomène à un autre (Peirce).

Conclusion

La principale différence entre la nomination directe et indirecte de V.N. Teliia conduit à partir de l'étape de base pour la formation des significations lexicales de la relation qui unit le sens et les segments désignés de la réalité, et en même temps reconstruit l'information extralinguistique dans l'aide matérielle de son image. La part du sens désigné de la forme linguistique reconstruite agit comme une forme interne du sens nouvellement créé et se montre comme des unités phraséologiques sous forme de traits connotatifs. On suppose que seuls les composants de la signification précédente qui sont impliqués dans l'image épistémologique de l'objet connu et nommé agissent comme une forme interne.

« La présence dans la langue de deux processus sémiologiques fondamentalement différents - les nominations directes et indirectes correspondent au fait que deux sphères fondamentales de l'activité linguistique y sont également importantes, chacune ayant sa propre technique linguistique - division en éléments et combinaison d'éléments. La nomination directe a lieu dans le premier domaine, et indirecte - dans l'interaction des deux. La particularité de la technique de la nomination indirecte

réside dans le fait que la combinatoire sert ici à basculer le registre sémantique d'un nom redéfini au détriment d'un autre, pivot à cet égard, le nommage » (Telia, 1999). Ainsi, en raison de l'expansion de l'aspect substantiel de la proposition d'inscription, les formations linguistiques autres que le mot tombent dans la catégorie des unités de proposition d'inscription qui créent une image linguistique conceptuelle du monde, condition que ces unités doivent remplir une fonction nominative, c'est-à-dire désigner, nommer, mettre en évidence ce qui est nommé comme entité indépendante, c'est-à-dire représenter l'objet au moyen de la phraséologie. Toutes ces propriétés étaient principalement associées à des unités lexicales.

Bibliographic references

- Saussure F. (2013). Anagrammes homériques. Ed. P.-Y. Testenoire; préf. de Danièle Gambarara. Limoges.
- Saussure F. (1997). Cours de linguistique générale. Ed. Ch. Bally. Paris.
- Saussure F. (2002). Ecrits de linguistique générale / établis et édités par Simon Bouquet et Rudolf Engler avec la collaboration d'Antoinette Weil. P.
- Saussure F. (1922). Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure. Genève.
- Diversité des langues et représentations cognitives. (1997). Paris, Ophrys. 283p.
- Duisekova K.K. (2006). Image phraséologique du monde des langues française et kazakhe (expérience de recherche conceptuelle et linguoculturologique): Dis... doct. philol. les sciences. 02/10/20. Linguistique comparée-historique, typologique et comparée. Almaty, 263 p.
- Duisekova, K.K. & Bakytov, A.T. (2018). Française kazakhe tilderindegi baralauyshlyk suylesimderdiñ Ittyk- medeni erekshelikteri. Monographie. Almaty, Université Al-Farabi atyndagy Kazak Alttyk, 154b.
- Elmslev, L. (1960). Prolégomènes à la théorie du langage. Nouveau en linguistique. Maison d'édition d'étrangers. littérature, Moscou. 1, 264-389.
- Frege, G. (1971). Ecrits logiques et philosophiques. Paris, Seuil, 234p.
- Fuchs, C. & Robert, S. Introduction. Diversité des langues et représentations cognitives. Paris : Ophrys.
- Gréciano, G. (1982). Signification et dénotation en allemand. La sémantique des expressions idiomatiques, Thèse de Doctorat d'Etat présentée devant l'Université de Paris-Sorbonne, Paris: Klincksieck, 455p.
- Kartsevsky, S.O. (1965). Sur le dualisme asymétrique du signe linguistique. Paris.
- Kobozeva, I.M. (2000). Sémantique linguistique: un manuel. Moscou. Éditorial URSS, 352p.
- Kolshansky, G.V. (1990). Image objective du monde dans la connaissance et la langue. Moscou, Nauka, 108p.
- Kornilov O.A. (2014). Images linguistiques du monde comme dérivés de la mentalité nationale : [Guide d'étude]. 4e éd. tour. Moscou. KDU, 348 p.
- Martinet, A. (2009). Fondements de la linguistique générale. Par. avec fr. A. Martinet. Moscou. KD Librokom, 224 p.
- Telia, V.N. (1999). Tâches prioritaires et problèmes méthodologiques de l'étude de la composition phraséologique de la langue dans le contexte de la culture. Phraséologie dans le contexte de la culture. Moscou. Langues de la culture russe, 13-24.
- Zvegintsev V.A. Histoire de la linguistique des XIX-XX siècles en esquisses et extraits. Partie II. Moscou. Uchpedgiz.
- Zykova, I. (2019) Konceptosfera kulture i frazeologija: Teorija i metode lingvokulturološkog proučavanja. Transl. Branca Barchot. Zagreb : Srednja Europe.

Words: 6934

Characters: 38 190 (21,22 standard pages)

Bessimbayev Bakytzhan
Abylai Khan University Kazakh of International relations and world languages
Department of Foreign languages
Almaty
Kazakhstan

Prof. Kozhakhmetova Assel, PhD.
Académie des frontières de la République du Kazakhstan
Department of Foreign languages
Avenue Dostyk, 103, 050010
Almaty
Kazakhstan

Assoc. Prof. Aitbayeva Nursaule Konarbayevna
University of technology and Ingeneering de la Caspienne named after Sh. Yessenov
Faculty Of Tourism and Languages
Aktaou
Kazakhstan

Adilbekova Elmira
Department of Turkish philology
International Kazakh-Turkish University Khoja Akhmet Yassawi
Turkestan
Kazakhstan

Aldasheva Kamar
Department of General philology and European languages
National Kazakh University named Al-Farabi
Almaty
Kazakhstan